

## L'histoire du maquis du "Petit Parry"



TRANSCRIPTION DE L'ORIGINAL:

**F.F.I.**  
**Maquis d'Auvergne**  
**LA TRENTAINE D'ISSOIRE**

Au début de JUILLET 1944 une formation de maquisards forte de 37 hommes, était stationnée dans un petit hameau au lieu dit "[LE PETIT PARRY](#)" (1), situé près de la commune de LA MAYRAND, environ 25 Kms au Sud-Ouest d'ISSOIRE. Cette formation était composée de la "TRENTAINE D'ISSOIRE" et des rescapés des batailles du MONT MOUCHET.

Le DIMANCHE 2 JUILLET, à 7 heures, un homme arrive en courant dans la chambre où nous dormions encore et nous hurle dans les oreilles : Les allemands sont là ! Comme il n'était pas de règle de s'amuser avec de tels propos, la chose était donc sérieuse. Nous attrapons notre matériel en vitesse et nous sommes bientôt réunis sur la placette, devant la maison où loge le capitaine qui n'a pas encore paru. En face de nous, sur la crête, un convoi allemand arrive par le chemin I.C 32. Est-ce pour nous ? Le convoi paraît bien important pour notre petite unité et pendant quelques minutes nous regardons défiler les camions (250 paraît-il, à 15 occupants par camion), accompagnés par des motocyclistes et traînant des pièces d'artillerie légère.

Enfin le capitaine paraît, équipé d'un énorme sac tyrolien et armé jusqu'aux dents. Il faut évacuer en descendant dans la gorge qui est derrière le village. Et pour être sûrement compris, il montre le chemin ! Je pars avec PAULO (JEAN GOLICK), mais au bout de 50 mètres, celui-ci pense à un F.M. resté dans une voiture et il revient le chercher. Il prend l'arme, me donne quelques chargeurs et nous voilà repartis. Nous sommes les derniers à quitter le village. Il reste la "Dizaine" d'Yvon (YVES LAMOURDEDIEU) qui par un fol hérosme couvrit notre retraite, et quelques hommes qui, se trouvant dans la cuisine ne se sont pas rendu compte de notre départ et quitteront le village in-extremis. Nous nous dirigeons vers la gorge indiquée. Au bas de la pente, près du ruisseau nous rattrapons les capitaines CHAUVEAU et ELOY, et les deux prisonniers. CHAUVEAU nous dit : Ils sont tous partis, (c'était son ordre et son exemple) ratrarez ceux qui sont dans la gorge et dite leur de s'arrêter et de m'attendre. PAULO et moi nous continuons et nous transmettons l'ordre à ceux que nous rencontrons. Les uns continuent plus vite que jamais, d'autres s'arrêtent avec nous près du ruisseau où nous nous reposons en attendant le capitaine. A ce moment quelques rafales se font entendre sur le sommet, en direction du village que nous venons de quitter ! Nous reprenons nos armes mais nous ne voyons rien et le capitaine ne nous rejoint toujours pas. Je conseille d'emprunter une ravine perpendiculaire à la gorge et de remonter sur l'autre versant d'où nous verrons peut-être quelque chose. PAULO et moi nous partons.

Quelques uns de nos camarades nous suivent (LE RUSE, FOUET). Nous avons un F.M. et 4 boîtes chargeurs soit 100 cartouches qui représentent à peu près une minute de tir, 3 mitraillettes, 2 fusils, 2 ou 3 pistolets et quelques grenades. Nous gravissons la pente abrupte dans le lit d'un ruisseau dont le fond boueux colle à nos semelles. Pendant que nous grimpons, de nouvelles rafales crépitent encore, et quand nous atteignons le sommet nous nous installons et essayons vainement de voir quelque chose à l'aide de nos jumelles. Mais maintenant tout paraît calme. Nous attendons encore de longues minutes, mais comme plus rien ne s'entend ni ne vient, ni ami ni ennemi, nous descendons de l'autre côté, dans la vallée de la COUZE. Dans la vallée, le bois s'arrête laissant deux à trois cents mètres de terrain découvert que coupent le chemin I.C36 et la COUZE. Après quelques hésitations nous traversons ce découvert et avons la chance de passer et de nous cacher dans le bois en face, quelques secondes seulement avant l'arrivée d'un convoi allemand, qui à VAL BELEIX empruntera le chemin I.C. 27 et prendra le "PETIT PARRY" à revers. Seul le manque de synchronisation des deux mouvements fit manquer leur but aux colonnes allemandes et permit à beaucoup d'entre nous de s'en tirer. Nous repartons après le passage de ces indésirables et évitant VAL BELEIX nous nous éloignons encore un peu, sans but fixe, cherchant seulement à nous écarter le plus vite de ces parages pour le moment malsains. Après plusieurs heures de marche attentive, à travers monts et forêts, nous nous trouvons près d'un petit ruisseau où nous nous ruons assoiffés et où nous buvons comme des bêtes, allongés sur le sol, la tête trempant dans l'eau fraîche qui nous redonne des forces. Il est bien plus de midi et nous avons marché presque sans arrêt depuis 7 heures ce matin sans trouver de quoi boire ; ainsi cette petite halte nous remet d'aplomb. Peu après nous arrivons à un petit hameau et nous entrons dans une maison où se trouvent déjà quelques jeunes de VAL BELEIX qui ont quitté leur village à l'approche de l'allemand. Les habitants nous reçoivent de leur mieux, mais comme nous sommes armés et qu'ils savent les allemands dans les parages, ils ont une peur épouvantable et nous conseillent vivement de nous retirer dans les bois environnants et conseil que nous suivions d'ailleurs, et lestés de fromage et de crêpes de maïs faute de pain nous suivons un habitant qui nous conduit hors du pays et nous fait entrer dans le bois. Enfin nous nous arrêtons dans un endroit jugé propice, et aiguillés le long de la pente, cachés dans les arbres, nous nous reposons après avoir dévoré nos provisions.

Après plusieurs heures de repos, nous nous réunissons pour décider comment nous allons faire. Quelques uns fatigués, veulent rester là ; par excès de prudence je préfère me retirer dans les bois qui couvrent de grands espaces au nord de VAL BELEIX, ce qui a aussi l'avantage de nous rapprocher de la "Trentaine de Besse" qui doit se trouver quelque part dans la vallée de CHAUDEFOUR. J'émet mon opinion et demande ceux qui la partagent ; PAULO, FOUET, LE RUSE, sont de mon avis. Nous décidons de partir tout de suite pour bénéficier des dernières heures du jour et sans avoir pu décider nos compagnons à nous suivre, nous reprenons notre marche. Nous sommes naturellement sans nouvelle du reste de la trentaine. Combien des 37 ont-ils échappé comme nous et où sont ils allés ? Que s'est-il passé au Petit Parry ? Autant de questions angoissantes auxquelles nous ne pouvons répondre. Et nous allons toujours utilisant le cheminement et les couverts, gardant vaguement la direction à l'aide de ma boussole, nous guidant tout aussi vaguement avec une carte MICHELIN. Au soir nous trouvons une maison où nous allons nous rafraîchir et boire un peu de lait, puis un petit hameau et enfin après avoir échappé à travers les pâturages, à la nuit tombante, nous entrons dans la forêt, dédaignant un [buron](#) (2) à la lisière et préférant coucher dans le bois. Nous nous enfonçons au plus épais du fourré, nous choisissons notre emplacement et nous nous étendons là pour essayer de dormir un peu. Mais il fait frais et habillés légèrement comme nous le sommes, nous n'allons certes pas transpirer, FOUET est en short et claque des dents. Comme j'ai réussi à emporter toutes mes affaires je lui donne ma toile de tente et nous nous endormons.

Vers deux heures du matin, un vent violent me réveille, le ciel s'est couvert, il fait une nuit d'encre et je ne distingue même plus mes compagnons. Il va pleuvoir et mieux vaut s'en aller. A tâton je réveille mes camarades qui se demandent ce qui arrive et nous décidons de rejoindre le buron que nous avons remarqué en venant. A la lueur brève des éclairs, nous retrouvons notre route et chacun tenant le précédent par ses habits pour ne pas se perdre, nous allons le plus rapidement possible dans une tourmente épouvantable. Pourtant, par chance, il ne pleut pas encore mais à peine atteignons-nous la maison que les écluses du ciel s'ouvrent et une pluie drue se met à tomber, que le vent emporte dans ses rafales et qui gifle la porte que nous refermons précipitamment. Il était temps ! Nous finissons notre nuit dans l'étable vide de bétail, avec comme matelas les cailloux saillants du pavage.

Au petit matin, le jour pointe à travers les carreaux sales de l'écurie. Je me lève et réveille mes compagnons. L'orage est terminé ! Il faut regagner la forêt avant le grand jour. Nous traversons celle-ci puis nous nous rabattons sur notre gauche de façon à revenir sur BESSE. En chemin nous trouvons un buron habité où nous nous mettons à l'abri car il pleut de nouveau. Le berger nous donne du lait et du fromage et je profite de l'arrêt pour me déchausser car les pieds me font horriblement mal. Je n'ai pas eu le temps de prendre des chaussettes hier et j'ai marché toute la journée ainsi. Mes souliers enlevés, mes pieds apparaissent entaillés de toute part et couverts de sang. Je me soigne sommairement et une fois rechaussé nous repartons. Nous traversons la vallée à l'Est de BESSE, remontons sous la cascade d'Anglard, traversons l'I.C. 36 et remontons jusqu'au hameau de PEALAT. Et nous apprenons que la trentaine de BESSE est non pas dans la vallée de CHAUDEFOUR mais près du lac de MONTCINEYRE ! Et dire que nous en étions si près hier ! Dans la soirée nous atteignons enfin le MONTCINEYRE. Peut être y trouverons-nous des nouvelles du Petit PARRY. Mais non, personne ne sait rien. Quelques uns de nos camarades sont là qui ont échappé eux aussi. Mais à la trentaine de BESSE personne n'est tranquille ; ils supposent une attaque imminente et prennent leurs dispositions pour déménager. Nous repartons donc sous la conduite de l'un de nous, qui est du pays, et nous allons loger cette fois pour la nuit dans un village qu'il connaît et où nous sommes très bien reçus.

Le lendemain mes camarades repartent vers un nouveau point de rassemblement. Quant à moi, mes pieds enflés se refusent à entrer dans mes "godasses" et je les vois partir, bien ennuyé de ne pouvoir les suivre. Je gagne un buron appartenant à un de nos amis où je me soignerai pendant quelques jours. Mais dans la soirée quel n'est pas mon étonnement de voir apparaître le capitaine CHAUVEAU. Il s'en est tiré lui aussi et vient tranquillement "aux renseignements" à MONTCINEYRE plutôt que d'aller chercher ceux-ci sur place. Quand il revient, il fait presque nuit. Nous dinons au buron et il m'offre de m'emmener avec lui à l'endroit où il se trouve pour le moment. J'accepte mais je ne sais si je pourrai faire le chemin. Enfin je peux introduire mes pieds dans de vastes souliers qu'on m'a prêté et me voilà reparti de nouveau. Après quelques instants de marche silencieuse, le capitaine parle, il a des nouvelles : ayant eu des renseignements sur le Petit PARRY. Le combat a été bref mais acharné. CLAUDE MARRET a été blessé tout d'abord ; PAUL DALLANT qui lui portait secours fut tué ; des deux aviateurs que nous avions recueillis, l'américain a été blessé, puis les allemands ont foncé ; ils ont achevé à coup de bottes les deux blessés et fait prisonnier CRISS le Canadien, PAGURRA, GRANET et enfin YVON qui venait d'être blessé deux fois durant le combat. Des hommes restant de la trentaine, à part ceux retrouvés au MONTCINEYRE, nous n'avions pas de nouvelles mais ils devaient être hors d'affaire. Plus tard d'autres renseignements complètent ce bref mais terrible aperçu : PATURET avait été blessé au bras et au ventre d'une rafale de F.M. ; mais plus chanceux que les autres il avait pu échapper aux recherches allemandes. THEVENIN et MARCO (JEAN-MARC TIXIER) avaient passé in-extremis la zone dangereuse, ce dernier au prix d'un trou qu'une balle avait fait dans sa veste (ce qui n'était pas payé trop cher).

Morts ou prisonniers, il était d'habitude de ne guère faire de différence et parfois la mort des premiers était plus à envier que celui des seconds. CLAUDE ce risque tout dynamique, mort. PAUL ce camarade exquis, joyeux compagnon et serviable au possible, mort. Mort aussi cet aviateur Américain qui avait préféré la vie rude des maquis au farniente du camp de prisonniers. Et prisonnier mon viril YVON avec qui j'avais traîné mes fonds de culottes sur les bancs du lycée et que j'avais plus tard retrouvé au maquis où ses qualités de chef savaient s'imposer, et GRANET boute en train s'il en fût, et CRISS cet immense Canadien hilare qui aimait tant le champagne. Nous marchions en silence et sans fausse honte ces camarades que j'avais pour la plupart, peu connus, mais si attrayants par leur allant et leur franchise.

Enfin nous arrivons à la VEISSIERE, petit hameau où se sont réfugiés CHAUVEAU, le Capitaine ELOY, S.... dit le commandant et enfin les deux femmes prisonnières qu'avaient connues CHAUVEAU. Mes entailles aux pieds allaient de plus en plus mal et je ne pouvais presque plus me déplacer. Quelques jours après CHAUVEAU se décidait enfin à aller voir sur place pour recueillir encore quelques renseignements, au Petit PARRY. Mais il n'apprit rien que nous ne sachions déjà. Puis appelé par le responsable régional, il devait changer de région. Quant à moi j'héritais d'un flegmon au pied que je dû traiter moi-même avec les moyens du bord, faute de toubib et qui m'obligea à rester 8 jours couché avec une jambe ayant une terrible ressemblance avec un poteau. Et je pus me lever et je rejoignis le plus tôt possible la trentaine de BESSE stationnée alors dans les bois de COURBANGE.

Depuis du temps a passé, mais les mauvaises nouvelles n'avaient pas toutes été dites : YVON a été retrouvé dans un charnier d'AULNAT au mois de janvier 1945, abattu par la Gestapo aidée des sinistres VERNIERES et MATHIEU le 25 Juillet 1944 après de pénibles interrogatoires où il ne parla jamais malgré la torture. Le Canadien a disparu. GRANET déporté à DACHAU en est revenu par miracle. Mes autres camarades ont continué pour la plupart, au maquis et dans l'armée, à faire leur devoir sur les divers champs de batailles où ils ont su défendre leur pays et leur Liberté. Ils ne sont pas tous revenus !!!

Ce n'est accuser personne que d'user de mon droit d'émettre mon opinion, mais je suis sûr qu'au Petit PARRY si une poigne solide et une tête froide, plutôt qu'une éponge avinée, avait conduit la trentaine, trois de mes camarades n'auraient pas payé de leur vie la gloire d'avoir défendu leur PAYS et sa LIBERTE.

FRONT-VERNET le 15 Décembre 1946  
RICHARD REMY.  
Combattant F.F.I.  
Ancien des maquis d'AUVERGNE

LE RUSE a été tué en combat au mois d'AOUT 1944.  
PAULO a été blessé au cours de l'attaque de MONTLUCON.  
FOUET et moi nous sommes tirés d'affaire, sains et saufs.

(1) réserve est faite sur l'orthographe du lieu-dit

(2) petit chalet de montagne qui sert d'habitation aux vachers et pâtres et d'atelier pour la fabrication du fromage lors des pâturages d'été.